

# SIXIÈME JOURNÉE DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE DE LA FOIRE DU LIVRE DE BRUXELLES Jeudi 25 février 2021

## **16h-17h- Retraductions... dans l'air du temps ?**

Avec Josette Chicheportiche (nouvelle traduction de *Autant en emporte le vent*, de Margaret Mitchell, chez Robert Laffont) et Michèle Albaret-Maatsch (nouvelle traduction de *La servante écarlate*, de Margaret Atwood, chez Gallmeister).

Animé par Pascal Claude (RTBF)

Dernière rencontre de cette 6<sup>e</sup> édition de la Journée de la traduction de la FLB organisée sur la plateforme Zoom avec une audience nourrie, cette table ronde sur la retraduction a pâti de quelques problèmes techniques qui ont empêché Michèle Albaret-Maatsch de se connecter. Cette dernière est toutefois parvenue à rejoindre la séance aux deux tiers des débats. C'est en attendant son arrivée que Pascal Claude entre en matière en demandant à Josette Chicheportiche en quoi le métier de traducteur se rapproche de celui de bûcheron.

Il ne croit pas si bien dire puisqu'en effet, répond Josette Chicheportiche, les traducteurs parlent bien d'« abattre » des pages. Pour *Autant en emporte le vent*, il s'agissait de 2000 feuillets, de quoi remplir un an de travail, sept jours sur sept, hormis une semaine de vacances. Un vrai « tunnel » composé de journées intenses rythmées par les saisons. Pour l'anecdote, la traduction du passage sur l'incendie d'Atlanta coïncide avec la canicule en France...

Le premier contact de la traductrice avec ce texte date de sa lecture du premier tome (en version traduite) à l'adolescence, après quoi la vision du film lui évite la lecture du deuxième. Ce n'est donc que récemment qu'elle découvre l'œuvre dans son ensemble et en version originale anglaise. Une lecture qui lui révèle de nouvelles dimensions, plus profondes, notamment dans le chef du personnage de Scarlett, encore plus indépendante et féministe que ne la dépeint le film.

Josette Chicheportiche ne cache pas qu'elle a été flattée d'accepter cette traduction aux nombreux défis.

La capacité ou l'incapacité à traduire un texte littéraire tient davantage de critères personnels (ainsi un manque d'affinités avec tel ou tel genre – la science-fiction, pour Josette Chicheportiche) que du degré de difficulté de celui-là. Aussi le traducteur compense-t-il par des recherches plus ou moins poussées ces difficultés. Dans le cas de *Autant ...*, le contexte historique (la guerre de Sécession) imposait d'importantes recherches, indispensables pour recréer l'ambiance.

La question de la polémique autour du racisme du roman ne pouvait bien entendu pas manquer dans cette table ronde. Et Josette Chicheportiche d'évoquer les critiques de certains journalistes, indignés que l'on puisse choisir de traduire un tel texte. Mais il s'agit là d'un faux débat. En effet, il est même important qu'un texte comme celui-là existe car non seulement on ne peut effacer ce qui a été, mais il nous permet en outre de constater que le racisme est toujours bel et bien présent aujourd'hui. Josette Chicheportiche préfère toujours « expliquer à déboulonner les statues », même si l'éditeur (Gallmeister) a pris le parti de ne pas inclure d'avertissement au lecteur sur le caractère choquant de certains passages mais simplement de permettre la contextualisation grâce à une chronologie en annexe.

Le traducteur, la traductrice ne fait *que* traduire, et doit bien se garder d'ôter quoi que ce soit. Ce qui ne l'empêche pas d'éprouver du dégoût à la lecture de certains passages infamants (où les noirs sont comparés à des animaux ou à des enfants). Le travail de la traductrice a consisté à résister à la tentation de « moderniser » le texte, à éviter les écueils que sont la *sur-traduction*, la *sous-traduction*, l'*interprétation* ou la *caricature*. Mais aussi à rectifier les erreurs de la première traduction. En effet, celle-ci contenait de nombreux contre-sens dus à des calques grossiers de l'anglais (*stiff-neck* traduit par *collet-monté* au lieu de *opiniâtre*, ou encore *to bless* traduit par *choquer*, *blessier* au lieu de *bénir*). Les péchés de sur-traduction sont également présents dès la première phrase du roman (*Scarlett was not beautiful*, traduit initialement par *Scarlett n'était pas d'une beauté classique*). On voit donc bien que les interventions de la traductrice portent davantage sur la première traduction que sur le texte source lui-même. Ainsi décide-t-elle de se départir du choix du premier traducteur, qui a retranscrit le parler des serviteurs et esclaves noirs du roman en remplaçant les « r » par des apostrophes, et d'opter pour d'autres ressources afin de rendre les mêmes effets. Bref, en restituant aujourd'hui une traduction plus fidèle au texte source, sans s'approprié ce dernier, Josette Chicheportiche ne fait que rendre hommage à son auteur.

Les prises de liberté de la première traduction étaient, comme l'explique Josette Chicheportiche, le produit d'une époque où l'éditeur ne vérifiait pas toujours la correspondance entre le texte source et le texte cible, préférant tout simplement que celui-ci « coule » en français. Cette politique a conduit à de nombreuses trahisons par le passé. Les nouvelles traductions de certains textes de Scott Fitzgerald (des descriptions de la Riviera, par exemple) laissent ainsi réapparaître un sous-texte fait de malaises et de tensions sous-jacentes là où les premières traductions n'avaient vu que des images d'Épinal.

Mais alors, quelle marge de manœuvre a-t-on lorsqu'on est au service de l'auteur ? Lorsque celui-ci est vivant, on a encore la chance de pouvoir communiquer et échanger avec lui ou avec elle. Ce que Josette Chicheportiche a fait, notamment avec l'autrice de *Dans la forêt* (2017, Gallmeister).

Quoi qu'il en soit, le traducteur est sans conteste un créateur, puisque deux traducteurs feront deux traductions différentes. Mais un créateur qui a un carcan, précise Michèle Albaret-Maatsch (qui rejoint le débat à ce moment-là). Ce carcan, c'est la musique de l'auteur. C'est de respecter la voix de chaque personnage, de se plier à la contrainte de la langue, d'une part, mais aussi de la musicalité, d'autre part. D'où l'importance – sur laquelle les deux traductrices se rejoignent – de lire à haute voix, à l'image de Flaubert dans son *gueuloir*. Selon Michèle Albaret-Maatsch, toute la difficulté est de restituer dans le texte d'arrivée ce que l'on perçoit dans le texte de départ, ce qui implique des choix qui attirent souvent des reproches, comme elle a pu le constater elle-même en retraduisant un texte de Goethe (dont les traductions sont passées par trois stades au fil du temps : de la traduction mot à mot, aux belles infidèles, puis à une traduction plus littérale.)

Quant à nouvelle traduction de *La servante écarlate*, que Michèle Albaret-Maatsch préfère qualifier « d'œuvre nouvelle », plutôt que de « re-traduction », elle s'imposait pour trois raisons : l'évolution de la langue, celle de la société, et enfin, celle du regard sur la société. Si la nouvelle traduction d'*Autant...* s'inscrit dans le mouvement de prise de conscience du racisme, il en va de même pour *La servante...*

Mais alors, où doit se situer la traduction entre fidélité à l'auteur et adéquation à l'époque contemporaine ? La nouvelle traduction doit-elle « coller » à l'époque ? On peut en tout cas déduire de la réponse de Michèle Albaret-Maatsch que chaque époque révèle la pertinence de la traduction. En effet, 35 ans sont passés depuis la parution de la première traduction de *La servante...* Depuis lors, l'usage du passé simple a décliné. D'autre part, la thématique est plus à vif que jamais, rendant le roman plus connu

que lors de sa parution. À tel point qu'il a inspiré de nombreux mémoires qui, pour le plus grand bonheur de la traductrice, ont révélé toute la polysémie de ce « texte à mille feuilles ». La polysémie de *to want*, *the wanting* par exemple, qui peut signifier tout simplement l'idée de volonté mais également l'idée de manque (comme l'illustre un passage à la fin du chapitre 20 où l'héroïne pense à sa mère : *I want her back [...] this wanting*).

Pour Michèle Albaret-Maatsch, ce n'est pas sur-traduire que de vouloir expliciter une polysémie qui pour le lecteur anglophone va de soi, mais c'est tout de même choisir un sens. Et donc éliminer l'autre. C'est que pour elle (tout comme pour André Bonnard), traduire c'est se poser dans l'inaccompli, l'inachevé.

Traduire est-il un art ? Bien qu'elles admettent que cela puisse paraître présomptueux : Oui, répondent en cœur nos deux traductrices.

Le mot de la fin revient à Frédéric Boyer, dont Pascal Claude cite la préface à sa traduction des *Géorgiques* de Virgile (Gallimard): *Les textes anciens ont certes toujours quelque chose à nous apprendre, à condition pour cela de les transmettre dans leur littéralité pour les interroger de nouveau, mais plus encore d'une certaine façon les textes anciens ont quelque chose à apprendre de nous.*

Peut-être cette chose est-elle « la lumière » que nous pouvons redonner à ces textes, conclut Michèle Albaret-Maatsch.

Synthèse : Cristina López Devaux, enseignante au Master en Traduction littéraire, École de traducteurs et interprètes, faculté LTC, ULB.